

UNIVERSITÉ DE LIÈGE.



**RÉOUVERTURE SOLENNELLE DES COURS.**

ANNÉE 1863-1864.



**DISCOURS INAUGURAL ET RAPPORT DU RECTEUR**

M. A. SPRING.



**PROGRAMME DES COURS.**



DISPOSITIONS RÉGLEMENTAIRES.



**LIÈGE**

IMPRIMERIE DE J. DESOËR, LIBRAIRE

—  
1863

# DE LA SCIENCE INSTINCTIVE.



## DISCOURS INAUGURAL

Prononcé à la Salle Académique de l'Université de Liège, le 13 octobre 1863

PAR

M. A. SPRING

RECTEUR.

MESSIEURS,

Une honorable prérogative du rectorat me donne le droit, au retour de l'année académique, de monter le premier en chaire et d'ouvrir la série de leçons que l'Université offre sur les diverses branches des connaissances humaines.

Ce ne sera cependant pas une *leçon*, messieurs ; car je ne saurais perdre de vue qu'outre la jeunesse avide d'apprendre, j'ai pour auditeurs des hommes mûris dans la science et dans les affaires, des hommes à qui je préférerais demander conseil moi-même en toute circonstance.

Ce ne sera pas plus, à proprement parler, un *discours* ; le sujet que j'ai choisi ne comporte pas de mouvements oratoires. Ce sera une simple *étude* sur un point qui, dans ma carrière professorale, a constamment fixé mon attention ; une étude qui n'a même pas la prétention d'être approfondie. Tout mon but sera de projeter quelques rayons de lumière dans cette région obscure où les principes de la pédagogie se rencontrent avec ceux de la philosophie et de la physiologie. Heureux si, au bout de cette étude, je rencontre quelques résultats profitables.

Je me propose de traiter *de ce qu'il y a d'instinctif dans les connaissances et les procédés scientifiques*.

D'après l'opinion que le vulgaire se fait des études, les intelligences seraient comme les pages d'un registre à écrire. Les unes accepteraient et retiendraient mieux l'écriture, tandis que sur d'autres les caractères s'effaceraient plus vite. Telle serait aussi l'unique différence des aptitudes et des talents.

Devant vous, messieurs, je n'ai pas besoin de combattre cette opinion. Vous savez qu'une tête savante n'est pas un livre, et que la mémoire ne suffit pas à l'étude. Pour acquérir une science quelconque, des facultés supérieures doivent être mises en action, des aptitudes individuelles doivent être créées, et des vues doivent s'ouvrir vers des régions intérieures, inaccessibles à l'enseignement et à la tradition du dehors.

Quelles sont ces facultés, ces aptitudes, ces vues intérieures? Grave question, qui m'obligerait à plonger dans les profondeurs de la métaphysique et à aborder les points les plus épineux de la psychologie. Ce n'est pas mon affaire. Fidèle à mes habitudes, je vous demande la permission d'examiner le problème en physiologiste, c'est-à-dire en simple observateur des faits. Et, dans ce but, je choisirai l'observation d'une étude que tous vous avez pratiquée : l'étude d'une langue autre que la langue maternelle.

Vous n'éprouverez aucune peine, messieurs, à convenir que la connaissance des mots, pour exiger le plus de temps et des efforts de mémoire, y est cependant loin d'être l'essentiel. Il faut, en outre, saisir le sens particulier qui est attaché aux mots, et pour cela il faut s'initier à la manière d'être, aux idées, aux habitudes, à l'histoire et à toute la littérature du peuple qui a fait la langue. Ce n'est pas assez.

Il faut apprendre les règles de la grammaire et ce que j'appellerai la loi du langage. Il faut s'exercer à employer les mots et à suivre les règles ; il faut arriver à *penser* dans la langue qu'on étudie : toutes choses auxquelles la mémoire est loin de suffire. Et encore, malgré le temps et le travail, malgré les facultés mises en usage, malgré les aptitudes acquises, on est loin de posséder la langue scientifiquement, c'est-à-dire entièrement. Que faut-il encore?

Il faut posséder ce qu'on appelle le *génie* de la langue, c'est-à-dire le sentiment instinctif des formes qu'elle comporte et des développements dont elle est susceptible. Parvenu à ce point, les règles de grammaire deviennent superflues, l'on sent d'instinct ce qui se dit et ce qui ne se

dit pas, l'on est devenu participant de la puissance qui a créé et qui conserve la langue.

Eh bien, messieurs, ceci n'est-il pas le cas de toutes les autres études? L'acquisition d'une science quelconque ne procède-t-elle pas de la mémoire à l'entendement, et de l'habitude à l'intuition? Qu'est-ce que le *génie* mathématique? le *génie* philosophique? l'*esprit* juridique? l'*esprit* médical? sinon ce pouvoir d'intuition que de rares privilégiés ont pour ainsi dire de naissance, que d'autres acquièrent avec plus ou moins d'efforts et au bout d'un temps plus ou moins long, et auquel le grand nombre, malgré le travail le plus opiniâtre, ne parvient jamais?

Ai-je raison d'appeler *instinctif* ce qui, en réalité, est le couronnement de l'intelligence?

Je rencontre là un préjugé qui a longtemps dominé dans l'école. L'instinct, disait-on, est propre aux animaux, tandis que l'homme est guidé par l'intelligence : là se trouverait même son véritable titre de noblesse et ce qui lui assigne une place à part au milieu de la création.

Cependant, qui voudrait aujourd'hui encore dénier l'intelligence aux animaux en général? Sans parler des singes anthropoïdes, le chien, le cheval, l'éléphant et certains oiseaux, tels que l'hirondelle, ne posent-ils pas des actes qui démontrent clairement une certaine connaissance des rapports logiques entre des prémisses et une conclusion? La plupart ne sont-ils pas susceptibles d'éducation et d'instruction, tandis qu'il y a des races humaines qui y résistent? Le chien et le cheval apprennent à compter, tandis que l'Australien et le Boschismen, qui ont cinq doigts comme nous, ne savent compter que jusqu'à trois. Le dernier animal rongeur a plus de prévoyance qu'un Hottentot.

Ne médions donc pas de l'instinct! c'est lui qui assure la conservation de l'individu et de l'espèce. C'est lui qui nous préserve des égarements de cette raison dont nous sommes si fiers. C'est l'instinct qui nous pousse au progrès, qui nous élève selon la loi providentielle et qui, dans la voie du bien, du beau et du vrai, nous éclaire comme de

rayons de lumière angélique. L'homme supérieur n'est pas celui qui a le plus de savoir ; ce n'est même pas celui qui rend le plus de service ; l'homme vraiment supérieur est celui qui est guidé par de généreux instincts.

On a défini l'instinct une faculté intermédiaire entre le mécanisme et la liberté. Cuvier y a vu même une espèce de somnambulisme. De grands esprits parmi les philosophes et les naturalistes ont proposé d'autres définitions. Une chose me paraît certaine, cependant : c'est que l'instinct tient à l'organisation. Il est une manifestation de cette puissance qui construit nos organes, qui détermine leur jeu et qui maintient leur merveilleuse harmonie. Le Créateur a organisé l'animal de manière que, par son propre mécanisme, il pût suffire à sa conservation comme individu et comme espèce ; et il y a attaché comme gardiens le plaisir et la peine, le désir et la crainte. Il a départi à l'homme la même organisation, les mêmes instincts, et en outre, par un privilège qui fait sa supériorité, il lui a donné le désir et la crainte, le plaisir et la peine d'un monde supérieur : les sentiments du beau, du bon et du vrai ; en d'autres mots, outre l'instinct de la conservation, l'homme possède l'instinct du progrès et de l'immortalité :

*Pronaque quum spectent cætera animalia terram,  
Os hominî sublime dedit, cœlumque tueri  
Jussit, et erectos ad sidera tollere vultus.*

Cependant, là se trouve la vraie difficulté pour la thèse que je défends. Les instincts sont-ils susceptibles d'augmenter et de se perfectionner ? Des instincts peuvent-ils être acquis ?

Au point de vue où nous venons de nous placer, et en restreignant la question à l'instinct scientifique, cela revient à nous demander si le cerveau de l'homme se modifie sous l'influence de l'étude et de l'éducation ?

En effet, tout en repoussant la formule du matérialisme moderne, personne ne contestera plus que le cerveau soit l'instrument, non de l'âme, comme on dit souvent par

abus, mais de l'intelligence. Personne ne niera davantage que les lois physiologiques qui gouvernent tous les autres organes soient applicables aussi à l'organe de la pensée.

Or, une de ces lois dit que la santé, la force et même le volume de chaque organe sont en raison directe de son activité normale. *Cursus reddit veloces, lucta robustos.*

Une autre loi dit que toute action, qu'elle soit intentionnée ou accidentelle, qu'elle ait une cause morale ou une cause physique, laisse après elle une *aptitude* conforme. *Ferre laborem consuetudo docet.*

Enfin, d'après une troisième loi, partout l'activité crée le besoin : *ut simul se imbuerit hac dulcedine.*

Ainsi des muscles, de l'estomac, des yeux, des nerfs; ainsi aussi du cerveau.

Les recherches d'anatomie comparée ont produit, je le sais, quelques exceptions à l'antique croyance d'Aristote, que l'homme aurait le cerveau plus volumineux qu'aucun animal, eu égard à sa taille. Néanmoins, cette croyance, avec une légère modification, s'est emparée pour ainsi dire de la conscience universelle des physiologistes et des médecins. Nous savons à présent que, parmi les parties qui composent le cerveau, les grands hémisphères fonctionnent seuls comme organes de l'intelligence, et que le développement de ces derniers — volume total et profondeur des circonvolutions — est réellement en raison du rang que l'homme, comme espèce, comme race et comme individu, occupe dans l'échelle des êtres intelligents. Il existe sous ce rapport une grande différence entre l'Européen et le Nègre africain; une plus grande encore entre ce dernier et l'Australien. Dans une même population, les classes cultivant leur intelligence ont les hémisphères du cerveau plus grands et leurs circonvolutions plus profondément dessinées que les classes ne s'occupant que de travaux manuels, et les mesures comparatives que M. Broca a prises, en suivant une méthode irréprochable, des têtes des anciens cimetières, ont donné le résultat remarquable que le crâne de la population de Paris a considérablement

gagné en capacité depuis le siècle de Philippe-Auguste. Pour les individus comme pour les nations, on constate que la boîte crânienne et surtout sa portion frontale acquièrent du développement au fur et à mesure que leurs idées s'étendent et prennent le dessus sur les instincts matériels.

Le cerveau de l'homme est créé pour la pensée comme l'œil est créé pour la lumière. De même que l'œil s'obscurcit et s'atrophie quand il ne s'exerce pas constamment et se perfectionne au contraire par la vue d'objets beaux et délicats, de même le cerveau s'appauvrit par la paresse intellectuelle, et il se corrompt au contact d'idées fausses ou grossières.

Certes, nous manquons de moyens d'observer ce qui se passe dans la substance cérébrale même au moment où la pensée s'élabore et où surgissent les émotions. Cependant des organes visibles, tels que l'œil, ce miroir de l'âme, et le visage, ne peuvent-ils pas nous renseigner à cet égard ?

Ne savons-nous pas que chaque pensée et chaque émotion provoquent des mouvements déterminés dans ces organes extérieurs ? Plus l'esprit a d'activité, plus la face a d'expression. L'enfant, l'homme qui dort, l'idiot n'en ont pas.

Lorsqu'un même mouvement, une même manière d'être se répètent fréquemment dans les muscles de l'œil et de la face, la nutrition de ces derniers en est influencée, et ce fait doit beaucoup nous intéresser au point de vue de notre sujet. L'œil et la face prennent peu à peu un *caractère permanent*, une *expression stable*, indices d'un caractère intellectuel ou passionnel déterminé. Ainsi naissent les physiologies. Ainsi il est permis de reconnaître au premier abord le philosophe, le mathématicien, l'artiste, comme on reconnaît aussi les passions et les émotions dominantes.

Et, chose étonnante ! l'effet devient cause. L'état des muscles de l'expression, lorsqu'il est devenu permanent, non-seulement facilite de plus en plus les mouvements correspondants de l'esprit, mais il les provoque, il les entretient. Ce qui était d'abord un accident devient un



besoin. Ce qui était une libre détermination de l'esprit devient une sollicitation *instinctive*. Qu'il me soit permis de citer un seul exemple de cet effet rétroactif. Certaine humeur disparaît quand nous passons la main sur le front pour y effacer les plis qui, aussi longtemps qu'ils existent, entretiennent en nous un sentiment de colère ou de tristesse.

Ainsi de même le penseur retourne pour ainsi dire malgré lui à ses problèmes aussi longtemps que sa face n'est pas déridée.

Et de pareilles conditions physiologiques n'existeraient pas dans le cerveau même? L'absence de la pensée, de l'habitude de penser, l'absence du goût des choses de l'intelligence se révéleraient déjà au regard et à la physiognomie et elles ne donneraient pas le même caractère d'insignifiance, le même état de nullité au foyer où la pensée s'élabore? Oui, la physiologie nous le dit à l'occasion de chaque fonction, les organes s'adaptent à l'usage qu'on en fait; ils grandissent ou se rapetissent et ils se modifient d'une manière visible dans le sens que l'action leur imprime; et les modifications une fois produites peuvent se transmettre aux générations futures. L'humanité ne profite pas seulement des conquêtes intellectuelles des individus, mais aussi de leurs conquêtes organiques et matérielles. En produisant des penseurs, elle devient apte à la pensée; en produisant des artistes, elle devient artistique.

Parmi les animaux qu'il s'est attaché comme serviteurs et comme amis, l'homme a créé des races nombreuses qui diffèrent entre elles par des caractères qui, si on les rencontre parmi les animaux sauvages, y constitueraient souvent des différences d'espèces et même de genres. Et qui nous dit que les caractères de races qui élèvent l'homme européen au-dessus des autres ne sont pas sa propre conquête: conquêtes de la religion, de la science, de la civilisation!

Certes, l'homme est en grande partie son propre ouvrage! Le Créateur, en lui donnant l'instinct, le désir et la joie de l'idéal, lui a départi par là même une étincelle de la

force créatrice; il lui a permis de *progresser* moralement et physiquement.

L'animal atteint de bonne heure à sa perfection. Il lui faut peu de temps pour développer toute l'adresse dont son espèce est capable; et l'époque de la puberté ne se fait pas attendre. Quelle courte jeunesse n'ont pas même les animaux qui vivent le plus longtemps : l'éléphant, certains oiseaux? A peine une heure après sa naissance, le cheval a appris à marcher et à rester debout. L'homme, au contraire, doit passer par une longue enfance et jeunesse; elles forment le quart de sa vie. Ce n'est que très-tard qu'il entre dans l'époque de la puberté; tout ce dont il a besoin, tout art, toute adresse doit lui être enseignée. « Il cherche à s'instruire aussi longtemps qu'il vit et jamais son esprit n'est rassasié, et s'il a espoir en un autre monde à venir, il joint à cet espoir le désir d'y gagner encore des connaissances supérieures » (1). En vérité, l'homme ne s'achève que par l'éducation. Sans étude et sans science, le genre humain ou s'éteindrait, ou retomberait à l'état d'animalité. C'est l'esprit qui le fait vivre. *Animus intus alit.*

Le temps ne me permet pas de pousser plus avant cette étude, ni surtout de produire tous les arguments dont elle pourrait encore s'étayer. Les quelques indications que j'ai données me semblent du reste suffire pour démontrer le parallélisme du fait pédagogique et du fait physiologique.

Il y a de l'instinct dans la science, et c'en est même la meilleure part. La science *instinctive* est la science *incarnée*, c'est-à-dire celle qui fait partie de notre organisation. Sans elle, l'homme ne saurait suivre sa destinée, et pourtant elle ne lui est pas donnée de naissance; il faut qu'il la conquière par ses propres efforts, aidés de l'enseignement de ceux qui l'ont précédé et qui ont reçu la noble mission de l'instruire.

Le serment d'Hippocrate enjoignait à l'élève de placer

---

(1) Burdach, Physiologie. T. I.

son maître de médecine au même rang que les auteurs de ses jours, et Juvénal souhaitait un printemps perpétuel aux mânes de ceux qui révéraient et honoraient leur maître à l'égal de leur père (1).

Le principe que j'ai développé est fondamental. Il doit dominer, selon moi, toute la question de l'enseignement. Pour en déduire toutes les conséquences, il faudrait l'espace d'un livre au lieu de celui d'un simple entretien académique. J'ai promis cependant quelques applications, et j'ose, pour elles, réclamer encore, messieurs, quelques instants de votre bienveillante attention.

*Non multa, sed multum*, s'écrient les pédagogues, sans parvenir toujours à se faire comprendre par ceux qui enseignent. *Non multa, sed multum*, dit-on aussi en hygiène. Ce n'est pas la quantité des aliments qu'on ingère, même bien choisis, qui communiquent à l'économie la force et la santé; celles-ci dépendent plutôt des facultés d'assimilation et de la vigueur des instincts alimentaires.

L'enseignement à tous les degrés ne doit pas tendre à créer des *répertoires* vivants. Quelle que soit la *quantité* des connaissances que vous avez acquises, on pourrait y suppléer; mais on ne supplée pas à la *qualité* du savoir, c'est-à-dire à la méthode et à la pénétration de votre esprit, à la clarté de vos idées et à la facilité que vous avez acquise de les classer et de les manier; on ne supplée pas à l'habitude des procédés scientifiques. La science ne vous constitue en valeur que pour autant que vous vous l'êtes assimilée entièrement, pour autant qu'elle a pénétré votre organisation, qu'elle est devenue *instinctive*.

Chaque idée, pour vous appartenir réellement, doit se fixer, doit s'incarner, pour ainsi dire, en un point du cerveau; vous ne la possédez que lorsqu'elle-même vous pos-

---

(1) Di majorum umbris tenuem et sine pondere terram,  
Spirantesque crocos, et in urna perpetuum ver,  
Qui præceptorem sancti voluere parentis  
Esse loco !...

sède. Or, s'il est des cerveaux qui offrent de l'espace à un grand nombre d'idées, d'autres n'en peuvent supporter qu'un nombre restreint. Si l'on excède la mesure, l'intelligence perd en flexibilité, en promptitude, en *action*, ce qu'on essaie de lui faire gagner en poids et en abondance. Il est une manière d'étudier qui allourdit l'esprit au lieu de lui donner du ressort, et il n'est que trop vrai qu'il y a des hommes devenus incapables et impuissants — ineptes même, à force de savoir. Ils sont comme le soldat qui a fait trop de butin.

A tous les degrés de l'enseignement retentissent des plaintes sur la trop grande étendue des *programmes*; et néanmoins quand on touche à ces programmes, c'est, la plupart du temps, pour les charger davantage. N'est-ce pas parce qu'on se trompe sur le véritable but de l'enseignement et qu'on ne se rend pas bien compte de son mécanisme? Il y a au ciel et sur la terre une infinité de choses qu'il serait utile de connaître; mais si le poids de ces connaissances doit nous empêcher d'en tirer du fruit soit pour nous, soit pour nos semblables, ne vaut-il pas mieux s'imposer d'avance certaines limites? *Modum teneatis*. La richesse matérielle est certes un bien désirable pour l'individu et pour l'Etat. Cependant, le travail, le moyen d'acquérir la richesse, n'a-t-il pas infiniment plus de valeur?

L'Etat et l'individu qui se reposeraient sur des trésors amassés iraient à un appauvrissement rapide, tandis que ceux qui les font valoir par le travail prospèrent en obéissant à la loi providentielle.

Ils se trompent étrangement ceux qui croient trouver dans l'Université une instruction complète et suffisante pour l'exercice de la profession à laquelle ils se destinent. Le travail n'est pas terminé par l'acquisition du diplôme. Au contraire, la vie pratique ou scientifique nous impose des devoirs nouveaux; elle exige des efforts particuliers dont les motifs renaissent sans cesse. La vie de l'intelligence, c'est l'étude, et tous nous étudions jusqu'au moment où la vie se retire de nos organes.

Pourquoi s'obstiner alors à vouloir tout enseigner dans l'école? Pourquoi trop empiéter sur les enseignements de la vie pratique? N'est-ce pas s'exposer à mal remplir le devoir présent, tout en faisant un ouvrage que les accidents de la vie réelle ne tarderont pas à détruire? *Age quod agis.* A chacun sa tâche. A l'école, la science; à la pratique, les applications.

J'ai insisté l'année dernière sur l'importance des facultés dites préparatoires de philosophie et de sciences. C'est en elles, je le répète, que réside la véritable force de l'Université. Elles s'adressent aux intelligences pures et désintéressées; elles cultivent le terrain commun où mûrissent tous les fruits scientifiques et littéraires, et elles font éclore les principes sans lesquels toute science d'application se perdrait dans un empirisme stérile, et sans lesquels la pratique ne s'avancerait que péniblement sur les traces de l'imitation et de la routine. *Spécialiser* de trop bonne heure, dit M. St-Marc-Girardin, c'est créer des machinés et non des mécaniciens, ce qui est fort différent. Au lieu de courir aux sciences dites pratiques, ne regrettez pas, messieurs, le temps qu'il vous faudra passer dans les régions sereines de la science pure.

Un poète a dit : Comment pourrions-nous voir s'il n'y avait pas du soleil en nous? Je demanderai à mon tour : Comment pourrions-nous découvrir la vérité, si elle n'existait pas virtuellement en nous, dans nos organes? Or, ces organes doivent être créés préalablement et façonnés aux procédés scientifiques, ce qui, de l'aveu de tous les hommes d'expérience, ne s'obtient que par l'habitude des sciences de principe. On n'est mathématicien, on n'est chimiste que lorsqu'on a appris à *penser* en mathématicien, en chimiste. Que fait à cela la connaissance des détails ou des formules? Rien ou presque rien.

De la même manière, le titre de juriste ne s'accorde pas à celui qui a la connaissance la plus étendue des lois, mais à celui qui *pense* en juriste, c'est-à-dire à qui la science du droit est devenue instinctive. Et, après cela, faut-il

mentionner encore ce que, dans une autre branche, on appelle le tact médical, le coup d'œil, l'*oculus medicus*? Voilà ce qui seul est précieux, ce qui élève l'homme de science au niveau de sa mission et ce qui le met à même de rendre à l'humanité des services véritables.

Le temps, ici, fait donc quelque chose à l'affaire. Ce n'est pas en confiant à la mémoire quelques textes ou quelques formules qu'on devient l'homme de science. Laissons cela à l'étudiant de second ordre, dont l'ambition ne se porte guère au-delà du diplôme et du pain quotidien qu'il promet. Celui-ci se contente d'*apprendre* — il *apprend* son examen; les autres *étudient*. *Studium* veut dire zèle, effort soutenu.

Il n'est pas égal qu'une même chose soit apprise au bout d'un an ou dans l'espace de deux ans. Plus on met de temps à acquérir des connaissances, les autres conditions égales, mieux elles sont acquises, et mieux elles restent gravées dans l'esprit. Voyez ces hommes qui ont ce qu'on appelle la *facilité*, et qui, à ce titre, excitent souvent l'envie. Cette *facilité* est déplorable lorsqu'elle devient un obstacle aux études approfondies. En engageant à glisser sur le terrain rapidement et avec élégance, elle empêche de creuser le sol et d'en extraire les trésors cachés. Il faut du temps pour l'étude et une méthode sévère, parce que l'étude est un acte organique; elle ne doit pas se borner à des impressions plus ou moins fugitives faites sur la mémoire et sur l'entendement; son véritable but est d'apporter des modifications jusque dans la partie matérielle de notre être. En un mot, une lumière d'emprunt, quelque vive qu'elle soit, ne suffit pas : il faut que notre intelligence s'allume elle-même. L'homme de science n'est pas l'homme éclairé, c'est l'homme qui éclaire.

Il faut du temps pour les études, mais il y faut aussi de l'*opportunité*; c'est ce qu'on oublie trop souvent, surtout dans l'organisation de l'enseignement moyen. Il est bien des choses qu'un cerveau de douze à quinze ans ne saurait ni retenir ni comprendre et qui pourtant y pénètrent pour ainsi dire d'elles-mêmes quelques années plus tard, lorsque

son organisation physique est devenue plus parfaite et façonnée par des études générales et préparatoires. Il est positif que l'intelligence humaine ne peut saisir les vérités qu'en leur temps. Un peu plus tôt, elles paraissent des erreurs ou passent inaperçues. C'est là la réponse que je me suis faite en réfléchissant souvent à ce grand problème de l'histoire de l'humanité, à savoir : pourquoi la Providence a, pendant de longues périodes, caché au genre humain des vérités qui lui paraissent actuellement indispensables. L'humanité est comme l'individu ; sa *réceptivité* n'est pas la même à tous les âges, et la science ne lui est départie qu'en raison des efforts qu'elle fait elle-même pour son avancement. Pour acquérir une vérité nouvelle, il faut d'abord qu'elle se crée un organe capable de la saisir.

Un de nos hommes d'État les plus éminents s'est écrié un jour : « Dans la sphère des hautes études, les examens » publics sont un mal. » En effet, dirai-je après lui, ces examens ne se justifient que par la présence à l'Université d'un certain nombre d'élèves qui manquent de vocation ou d'énergie morale. Ces examens sont un mal à l'égard des bons, une fâcheuse nécessité à l'égard de ceux qui se négligent. Ils enchaînent la liberté du professeur et imposent aux jeunes intelligences une mesure qui n'agit que trop souvent à la manière d'un lit de Procuste, tronquant les grandes et disloquant les petites.

La multiplicité des examens et le formalisme aride que leur a nécessairement imprimé leur organisation légale menacent d'éloigner de nos universités, de plus en plus, ces allures libres et cette originalité sans lesquelles rien ne prospère sur le terrain de la science comme sur celui des arts ; au lieu de cet enthousiasme qui fait aimer la science pour elle-même, et qui crée des dévouements sublimes, nous ne rencontrons que trop souvent un froid calcul, et à sa suite la lassitude et le dégoût ; l'immobilité des programmes crée l'impuissance.

Non, messieurs, et je m'adresse plus particulièrement

aux jeunes amis qui m'écoutent, ne croyez pas qu'au-delà des exigences de l'examen, il ne vous reste plus rien à faire. Non, ce n'est pas une simple mesure de police, ce n'est pas le résultat d'une heure qui peuvent fixer votre valeur ou limiter vos devoirs. La science n'accorde ses faveurs qu'à ceux qui l'aiment sans mesure et sans calcul et qui s'ouvrent à elle de cœur et d'instinct. Tout se relie dans le monde des idées ; en développant l'instinct scientifique ou artistique, vous satisfaites en même temps à la loi morale. Je suis loin de méconnaître les nécessités de la vie réelle et les devoirs souvent prosaïques qu'elle nous impose ; cependant, pour ne pas décheoir, nourrissons en nous le feu sacré et retournons toujours de nouveau dans ces régions sereines de l'âme humaine où germent les nobles pensées et les bonnes inspirations ; rappelons-nous que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais qu'après le sens moral il n'y a rien au-dessus du désir de connaître et du besoin de comprendre. La vie réelle, je le répète, a bien des défaillances et des misères ; c'est en nous élevant dans le monde de la pensée que nous parvenons à considérer ces misères à leur juste valeur, comme de simples accidents dans le plan providentiel. C'est de là, aux sommets où trône la science, que nous découvrons ce qu'il y a de stable, de continu et de réellement important dans la vie de l'humanité comme dans celle des individus ; c'est de là que nous parvenons à considérer à la fois le passé et à entrevoir l'avenir. C'est là que l'horizon s'élargit, et que le présent se dégage de tous ses accidents tantôt cruels, tantôt vils. Je termine en m'appuyant de la parole de l'un des plus grands penseurs qui, de notre temps, ait couvert de ses regards le monde et l'histoire :

« La fortune, écrivit Macaulay la nuit qui succéda à sa chute électorale à Edimbourg, la fortune qui, dans ses jeux, met le puissant à bas, l'âge qui change en repentir les plaisirs de la jeunesse, laissent inaltérables les dons que la bonne fée accorde à ses élus : le sentiment du beau et l'amour du vrai. »